

Querelle d'un squelette avec son double

Ying Chen

Numéro 1, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chen, Y. (2003). Querelle d'un squelette avec son double. *Contre-jour*, (1), 51–54.

Querelle d'un squelette avec son double

(Extrait d'un roman à paraître bientôt.)

Ying Chen

Vous ne me répondez pas, ma chère sœur. Vous ne détestez pas trop que je vous appelle ainsi? Vous tâchez de m'ignorer complètement. C'est que vous n'apercevez rien de bien grave pour vous. La terre tourne à merveille dans l'ensemble, malgré nous, malgré ce désert, ce nouveau vestige. Chez vous le ciel doit paraître indéniablement bleu, parce que toutes les saletés sont accumulées ici, parce que nous avons avalé tous les déchets du monde, parce que le corps ainsi nourris sont vite descendus, en une nuit. Encore une fois, la terre est propre en général.

Quelques heures avant l'horreur, vers dix-neuf heures environ, une amie est venue me voir en passant près de chez moi, après s'être procuré je ne sais quels billets d'épargne à la banque — échéance dans dix ans. Elle avait les joues enflammées et son chien n'a pu s'asseoir tout le temps qu'il était dans mon appartement. Je n'ai pas prêté attention à cet état de choses. J'aurais dû le faire. Je les ai à peine regardés. C'est de ma faute. Cette amie est restée longtemps chez moi, à parler. Moi aussi j'ai parlé. Je ne me souviens pas de quoi. Quand deux personnes se trouvent dans un même espace, il convient de se dire quelque chose. Vous voyez, mes rapports avec les autres se limitent au minimum, à la nécessaire décence. C'est pour éviter les heurts. Les heurts avant la collision finale. Os contre os, dents contre dents. Pire que des murs en ciment. Il y a des pièges et l'écroulement quotidien. Le supplice est là. Je veux l'éviter, croyant pouvoir tout lâcher et ne rien convoiter. Mais ce n'est pas vrai. Cette vie, je ne veux pas la céder. Avant qu'elle ne me quitte, je la regrette déjà. En ce moment, cette pensée me fait plus mal que les ruines sur moi. L'épreuve m'est venue trop tôt, trop brusquement, et je ne suis pas prête.

Pourtant je me suis entraînée avant d'affronter ce jour. L'insensibilité est une chose que depuis longtemps je cultive en moi, un château que je construis brique par brique pour que je puisse m'y réfugier lorsque tout autour de moi s'effritera ou bien lorsque moi seule je serai calcinée parmi une foule éternelle, vibrant du plaisir de vivre. J'entends mal quand on me parle. L'amie est venue me voir sans rien à me dire, mais tout en disant quelque chose. J'aurais dû comprendre cela. Chaque être, chaque corps, chaque geste et chaque parole portent en eux une signification. Je ne le savais pas. D'habitude je suis assez négligente envers mes semblables qui, je crois, le sont peu en réalité. Ils ont de la substance que je n'ai pas. Plus précisément, le sang se reproduit dans leurs veines plus ou moins en permanence, alors que dans mon corps ce liquide ne se renouvelle pas, il est tout à fait épuisable. J'en ai dépensé énormément à cause d'un homme qui a eu besoin de moi pour « se donner » un enfant. Maintenant seul de l'air souffle dans mes veines de plus en plus sèches et minces. Cette réalité, je ne me la répète jamais assez.

Nous sommes seules, vous et moi. Je ne peux que compter sur vous.

Dans un éclair, par la fenêtre déformée de mon appartement, j'ai aperçu une pluie de béton couvrir la terre en y soulevant une poussière colorée. J'ai l'impression de remonter à grands pas le cour du temps. Tout est bâti en vain. Rien ne semble jamais exister. Comme si je n'avais jamais vécu. Comme si je n'étais jamais née. Du moins il semble que je n'ai pas causé de douleur à une quelconque femme en venant dans ce monde. Douleur dont plus tard je n'ai pas su me dispenser, même sans être mère. Cette année-là, d'après ce que disent les gens autour de moi, il pleuvait tellement que l'eau débordait de la rivière et remplissait des maisons. Les torrents emportaient les arbres et les enfants. On m'a trouvée par une nuit d'orage où tous étaient montés sur les toits. Un couple pleurait son enfant disparu. On m'a tout de suite conduite près d'eux pour les consoler. Ils ne m'ont ni embrassée ni rejetée. Nous nous sommes à peine regardés. Je les ai entendus dire que chaque fois ils perdent tout et qu'il leur faut recommencer à zéro. Je savais alors que j'étais tombée dans un endroit voué aux catastrophes, où rien ne progresse vraiment, où les traces laissées par les ambitieux seront tôt ou tard effacées. J'ai toujours cru que je ne resterais pas longtemps ici. J'aurais peur du contraire. J'espère qu'en courant vers vous, mon âme, ma seule vraie parente, ou qu'en hurlant dans votre direction, je m'approcherai de ma vraie destinée.

*

Moi, je me retiens. Je ne me laisserai pas aller. La pudeur m'empêche de me lamenter. Je vais simplement attendre chez moi. Jusqu'à ce que le silence s'installe, que la maison redevienne normale. Je ferme tout ce qui se ferme, les fenêtres, les rideaux, les portes des balcons donnant sur la rue, les tiroirs et les placards, les robinets. Je me suis mis une boule de coton dans chacune des oreilles, en dépit des reproches de A. pour ce goût de l'obscurité et de l'isolement. Cette inclination pour ce qui a trait au tombeau, à force d'être là trop longtemps, à force de vivre.

C'est que A. n'entend rien. Il écoute mais il n'entend rien. Les bruits lui entrent par l'oreille gauche et sortent par la droite. Il reste intact, immunisé, dans la carapace de ses idées à lui. Ses oreilles sont d'extraordinaires filtres qui l'éloignent parfois de la pire pollution de ce monde, de l'agression la plus atroce, tellement certaines de ces voix sont persistantes, tellement leur ton est agaçant. Il n'a pas idée de ce que je subis en ce moment et de ce qui m'arrivera encore par la suite. C'est mieux quand je ne vois presque rien et que je reste dans mon fauteuil. La voix paraît encore moins intense, ou mon tympan reposé devient plus résistant, moins sensible. Plus rien à écouter quand j'aurai fini pour de bon. Peut-être faudrait-il s'abandonner dès maintenant, dès le début, aussi tôt que possible, avant le commencement si on connaît son point de départ, arrêter de réparer craintivement, de boucher les trous, mais laisser s'infiltrer en soi des énergies, notamment électriques, bien sûr, obéir à toutes les voix, et d'abord à celle-ci, pour devenir plus que ce qu'on est, pour être ce qu'on ne peut pas être.

Si j'ouvre grand les robinets, l'écoulement couvrira cette voix et l'eau pourra déborder de l'évier. Cela nous est déjà arrivé une fois, dans notre maison assez vieille, pleine de fissures imperceptibles. Les invités de A. n'auraient pas de gâteau, ne voudraient plus remettre les pieds dans cet endroit qu'ils trouveraient un peu louche, un peu indigne. Cela, A. ne me le pardonnerait pas. Je vais être prudente. Il suffirait de peu, le moindre détail pourrait nous conduire à l'écroulement total. Mais la maison tient encore, je suis

confortablement dedans, et quand elle tombera, je serai encore dedans si je le veux bien, je n'ai pas à m'inquiéter. Sinon on trouvera toujours une issue. J'éprouve beaucoup de respect envers ceux qui comptent sur eux-mêmes et dont l'orgueil les empêche de tendre les mains. Que de désolation j'entends en ce moment, de partout, et que d'espérance entêtée et bestiale. Aucun humour. Cela me rend malade. Cet appel, comme provenant du fond de moi, mais sans être le mien...

De ce qui n'est pas de moi, je ne veux rien entendre.